

NOS CHIENS DE FAMILLE

J'aimerais pouvoir vous dire « c'était mieux avant » et vous bercer d'illusions concernant le statut du chien il y a plusieurs dizaines d'années ou même moins d'ailleurs. Vous dire aussi qu'auparavant, il n'y avait pas d'abus, que le consentement de l'individu canin était pleinement pris en considération. Vous répétez peut-être que chacun d'entre eux avait le rôle pour lequel sa race le prédestinait. En faisant ça pourtant, je vous mentirais. Ça ne serait pas la vérité car à l'époque, s'il y avait en effet des chiens avec une vie relativement sereine, il y avait aussi des chiens pour qui l'existence n'était pas un long fleuve tranquille.

Je ne pense pas que ce soit une question d'époque. En réalité, je crois que c'est davantage une question de mentalité humaine et ce, peu importe le siècle. Par le passé, les chiens étaient bien moins acceptés au sein des foyers qu'ils le sont à présent. Cela occasionnait de fait des problématiques en moins : pas de protection de ressource qui aurait résulté en une morsure sur un enfant dans la maison, pas d'agitation excessive alors qu'on est en train de se reposer sur le canapé, pas de disparition inquiétante du poulet rôti du dimanche midi... En résumé, ça ne semble représenter que des avantages, pour l'humain tout du moins. Pour le chien... Tout dépendait sans doute de son tempérament, de la façon dont il vivait à l'extérieur et des activités qui lui étaient proposées.

Dans les campagnes, nombreux étaient ceux à ne pas s'embêter pour euthanasier un chien qui leur posait problème. La méthode était alors radicale : un coup de fusil entre les deux yeux et le souci était réglé, d'ailleurs cela arrive encore aujourd'hui. Autant dire qu'à ce sujet, on n'aura probablement jamais aucune statistique. Lorsque j'étais enfant, il y a une vingtaine d'années, certains copains de classe parlaient alors de ces chiots qu'on avait noyés ou de ce fidèle Médor à qui on avait offert une euthanasie « faite maison » parce qu'il avait « perdu la tête » en mordant la jambe du petit dernier. Parfois, on engueulait cependant le dit petit dernier pour avoir enquiné le chien quand il mangeait, à moins que la morsure n'ait été trop sévère. Là, tout d'un coup, le chien devenait coupable d'une faute dont il n'était pas conscient.

Il y avait de tout à l'époque, comme aujourd'hui d'ailleurs. On essaie très fort d'imaginer que « c'était mieux avant », sans doute pour se bercer d'une agréable nostalgie qui, quelque part, nous reconforte. Pour autant, s'il y avait des chiens en liberté aux abords des maisons et des fermes, il y en avait sans doute beaucoup aussi attachés à la chaîne à proximité de l'habitation, voire relayés à un chenil dont ils ne sortaient que pour les parties de chasse du week-end. Il y avait davantage de chiens qui travaillaient cependant, ne serait-ce que parce que la conjoncture de l'époque encourageait à travailler la terre davantage que maintenant. Les chiens étaient considérés comme des outils pour la plupart d'entre eux, en fonction de l'époque dont on parle, ce qui leur donnait alors des dépenses physiques adéquates pour ceux qui recevaient un tel traitement. Pour autant, ces chiens étaient-ils épanouis ? Tous leurs besoins étaient-ils comblés ? Ça, on ne le saura jamais mais pour être honnête, en prenant en considération l'état des connaissances sur le chien à l'époque, j'en doute.

Résumer la vie de nos chiens de famille à un « c'était mieux avant » ne correspondrait pas à la réalité des faits. Elle était sans doute mieux avant pour une majorité d'entre eux du point de vue de leurs dépenses physiques, du rôle qui leur était attribué et de la morphologie sur

laquelle ils étaient sélectionnés. Était-elle mieux du point de vue de leurs contacts sociaux ? De leur consentement ? Du respect de leur état émotionnel ? De la compréhension de leur communication ? De la place qu'avait la bienveillance au sein de leur éducation ? De la liberté réelle qui leur était laissée quotidiennement ? Rien n'est moins sûr. Tout dépendait de là où ils vivaient, de l'intérêt qu'on portait à qui ils étaient réellement et de l'empathie qu'on éprouvait à leur égard.

A l'époque, il y avait autant de diversité qu'aujourd'hui au sein des foyers mais on en parlait moins. Il n'y avait pas de réseaux sociaux, les chiens n'étaient pour beaucoup « que des chiens » et on ne les mettait finalement que rarement en avant. Ils étaient les compagnons de balade, les outils du chasseur ou du berger, les amis des enfants... Ils se résumaient à ce que l'humain faisait d'eux. Et finalement, est-ce bien différent de ce qu'ils sont à l'heure actuelle ? Ils répondaient à des besoins, tout comme ils répondent aux nôtres maintenant, qui sont cependant généralement moins diversifiés qu'à l'époque. Nous ne cherchons désormais que rarement un chien de chasse pour rapporter le dîner, un chien de garde pour protéger l'habitation, un chien de conduite pour mener un troupeau dont on a la charge à l'année ou bien encore un chien de protection pour protéger ce dernier. Les besoins de l'humain se sont transformés, ce n'est pas toujours pour le mieux, mais nous choisissons toujours nos compagnons canins parmi ces races qui ont traversé l'Histoire. Sans compter sur ces adorables croisés issus du seul mariage du hasard et de la coïncidence, dont on tombe amoureux.

On ne peut pas nier tout ce bagage génétique amené par ces races ou ces croisements, de la même façon on peut combler leurs besoins en prenant conscience de qui est l'individu canin qui vit chez nous et des prédispositions qu'il exprime. Il n'y a pas de « c'était mieux avant » mais de « on peut mieux faire aujourd'hui », et on devrait d'ailleurs toujours se le dire. Nous en apprenons plus sur le chien aujourd'hui que le jour d'avant et ce n'est rien comparé à demain, alors laissons-nous la chance d'imaginer que le meilleur reste encore à venir. Est-ce que c'était mieux avant ? Tout dépend du foyer dont on parle. A partir du moment où nous voulons faire de notre mieux en enrichissant nos connaissances et en nous montrant aussi bienveillant qu'il est possible de l'être, alors la seule chose à garder en tête est : chez nous, c'est mieux aujourd'hui.